

Villes sales et ravalement politique

... Alors, un matin de septembre de cette année de grâce pour le tout nouveau Premier ministre, les villes virent se lever des bataillons d'éboueurs et des petites mains armées de pelles et de pioches qui s'en allèrent curer les avaloirs et les eaux purulentes des caves des immeubles alors que les autres traquent les mauvaises herbes qui faisaient office de «zone verte» aux cités. Et c'est ainsi que fut décrété l'état de siège de l'assainissement !

Est-ce un tort de vouloir emprunter au mode narratif son caractère ancien et historique puis de le ponctuer d'allusions ironiques, alors qu'il s'agit d'une action gouvernementale actuelle ? Pas si sûr que cela, pour peu que l'on se rappelle que cet exercice, louable en soi, n'est qu'un remake d'autres campagnes du même genre qui ne changèrent guère la qualité de vie de nos villes. Sellal n'a sûrement pas tort de commencer par faire de la communication de proximité sociale au lieu d'imiter ses prédécesseurs qui avaient altéré leurs images personnelles en se contentant de n'être que des répétiteurs en boucle. En somme, des intendants de l'Etat qui ne surent appréhender la réalité qu'à travers les abstractions de la statistique. Même si ces comparaisons ne relèvent que du style de chacun, il est cependant clair déjà que l'actuel gestionnaire des biens publics s'efforce de ne «ressembler» qu'au contexte incertain du pays. Et cela doit consister, essentiellement pour sa fonction, à devenir le réceptacle pratique des pulsations du pays.

Cela dit, entamer son parcours par une question d'hygiène urbaine

n'est qu'un «truc» politicard de peu de coût pour l'argent public et qui n'exige guère une longue réflexion. Plusieurs variantes de la formule avaient été mises en œuvre par le passé dont pas une n'a dépassé la velléité circonstancielle du sommet de l'Etat. Et toutes se sont dissoutes dans l'administration approximative locale faute de relais efficace et représentatifs.

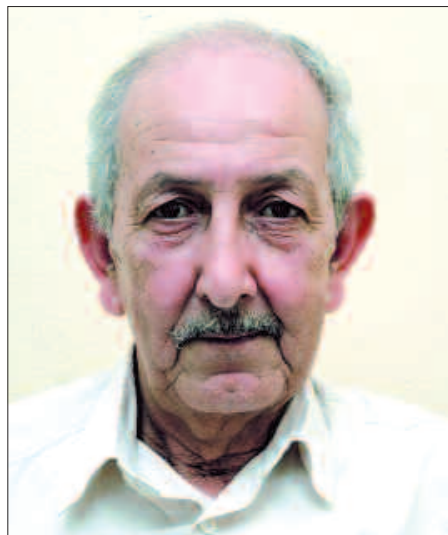
Les mairies et les élus exécutifs des villes qui tantôt sont bridés par la tutelle de l'Etat et tantôt s'avèrent d'une incompétence crasse ne sont-ils pas au cœur du débat toutes les fois où la clochardisation des grandes cités est abordée ? Par conséquent, la question date qui mérite bien plus qu'une campagne ponctuelle. C'est au bas mot presque un quart de siècle que le sujet existe et qu'aucun pouvoir n'a osé l'aborder frontalement au nom d'on ne sait quelle prudence populiste ? Le constat est là qui ne souffre désormais plus de la moindre nuance.

Tous les tissus urbains de l'Algérie sont gangrenés puisque la capitale en fut atteinte à son tour après que les clignotants de la province eurent annoncé le désastre. En effet, nos villes ont progressivement muté pour devenir des cités tentaculaires totalement phagocytées par le flux démographique que lui imposa l'arrière-pays rural. Il est à peine exagéré de dire que ces mégalofoies – champignons qui furent édifiés en une vingtaine d'année, sont tout juste une succession de ghettos en béton armé où la «rusticité» campagnarde a pris le dessus sur l'urbanité et a fini par la vampiriser. Ainsi, la

ville n'est plus synonyme d'un art de vivre mais simplement une topographie administrative. Un gâchis qui les rend interchangeables, non seulement par une sorte de perte d'identité, mais aussi par la sous-administration en vigueur qui les a «égalisés» par le bas, oserons-nous dire. C'était par conséquent au laxisme des pouvoirs publics que l'on doit ce qui advient de nos cités. Annaba, par exemple, a depuis longtemps cessé d'être «coquette» comme il se dit aimablement. La bureaucratie du pouvoir l'a déstructurée à travers la ceinture des cités-dortoirs dont elle se plaint à juste titre de nos jours. Constantine ne vaut guère mieux qui, la première, a subi l'outrage de la ruralisation planifiée. Vient ensuite Skikda où la mystique gazière a changé en mal sa vocation touristique originelle. Quant à Sétif, qui s'étire à l'infini, elle ne connaît plus son centre de gravité. Tout juste s'il lui reste un repère-symbole : une fontaine dont elle en a fait son blason.

Au-delà de ces instantanés expliquant quelques-unes d'entre elles, il y a surtout la désertification culturelle pourtant consubstantielles à la vocation urbaine. C'est ainsi que des villes universitaires, aux traditions dûment établies, ont vu le nombre de leurs salles de spectacle se réduire au fur et à mesure que la population des usagers se multipliait.

Le paradoxe est majeur car il nous met en face d'une arithmétique imbécile qui souligne, mieux que tous les commentaires, l'échec de la politique de la ville. Si tant est qu'il y en avait eu une jusque-là. Or, une ville n'est pas une somme d'opérations à



Par Boubakeur Hamidechi
hamidechiboubakeur@yahoo.fr

réaliser et uniquement inscrites dans le béton des tours. C'est avant tout un équilibre que rien ne doit compromettre et surtout pas sous l'empire de l'urgence. De plus en plus invivables, les grandes villes ont-elles encore un devenir ?

Le désastre est là et le nouveau Premier ministre aussi. Face au délitement, il a choisi de commencer par l'assainissement et c'est toujours cela de pris. Sauf qu'il ne pourra pas feindre d'ignorer que le jour d'après, quand ces bataillons de petites mains et d'éboueurs auront reçu leur solde de tout compte pour «mission accomplie», les cités ne retourneront pas à la case départ.

B. H.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com

Et si demain, un oiseau survolant le Bush australien...

Moustiques de Rouiba. Fin de la rumeur autour de ces bestioles. Elles vont...

... très bien et ont même reçu en audience deux ambassadeurs !

Je n'ai pas la prétention ridicule de défendre les Etats-Unis. Ils sont assez grands, forts et musclés pour le faire tout seuls. Et je pense qu'ils vont le faire, parce que là-bas, la vie d'un diplomate a un prix. Non ! Aujourd'hui, ce qui me sidère avec ce drame de l'ambassadeur US assassiné à Benghazi, c'est d'entendre et de lire ici, chez moi, des personnes, souvent des officiels d'ailleurs, lâcher cette énormité : «Oui, mais tout de même, ce film sur le prophète, cette manière de s'en prendre à l'Islam, c'est le déclencheur !» Eh ben mince alors ! J'en entendrai presque, en fond la sentence : «Le Ricain n'a que ce qu'il mérite ! Ils n'ont qu'à mieux contrôler leur cinéma !» Le fait même d'entrouvrir ce portillon «justificateur», cet interstice de la caution scandaleuse m'horripile au plus haut point. Et demain ? Si une pièce de théâtre britannique met en scène le prophète Mohamed, ou caricature la religion musulmane, devons-nous accepter aussi que l'ambassadeur britannique à Rabat, Tunis ou Alger soit lynché sur la place publique ? Et appellerons-nous le ministère de la Culture de Sa Majesté la reine Elisabeth II à mieux écrémer sa production théâtrale ? Et si demain, le

moindre petit chanteur dans le métro français ou belge pastichait l'Islam, verrons-nous alors les consulats de ces deux pays incendiés et leurs occupants coupés en morceaux, puis jetés en pâture aux chiens, avec en sus une ferme recommandation aux régies française et belge de mieux surveiller les rames de leurs trams ? A ce rythme, il suffira qu'un oiseau migrateur fatigué par une longue traversée du Bush australien se posât par hasard dans un cimetière musulman et défèque sur l'une des tombes pour que toutes les ambassades australiennes de la planète soient cramées. Allons ! Allons ! Nous savons tous, et surtout nous ici, en Algérie, pays qui a eu à vivre l'enfer de ces portes ouvertes sur la justification ignoble des crimes intégristes, ce que présage cet argumentaire débile qui explique que c'est la faute à un obscur navet cinématographique – que le légume m'excuse pour la comparaison – si Christopher Stevens a été massacré. Nous savons tous, et nous peut-être avant tout le monde, que ces portes-là doivent rester fermées, cadenassées et même soudées. Ce qu'elles contiennent et retiennent, nous l'avons déjà vécu. Et les intégrismes de tous bords n'attendent de nous qu'un moment d'inattention et d'amnésie pour actionner le loquet. Et légitimer les horreurs au nom de la religion. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

